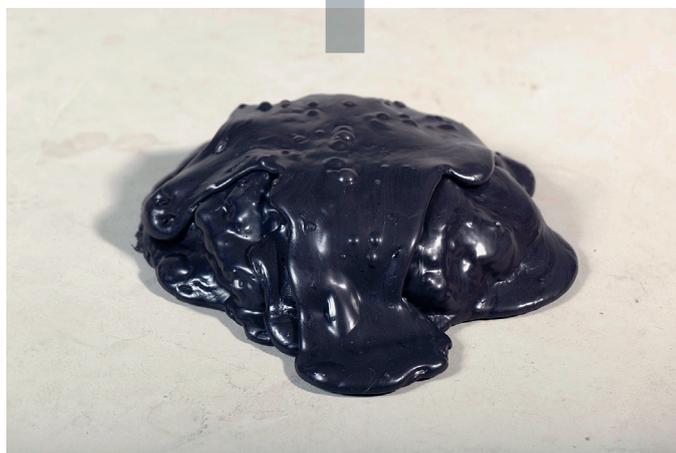


ADRIEN MISSIKA

Archipel

DOSSIER DE PRESSE / PRESS KIT



La Salle de bains
NOVEMBRE 2012 - JANVIER 2013

Adrien Missika

ARCHIPEL

Archipel est le titre qu'Adrien Missika a choisi pour son exposition personnelle à la Salle de bains à Lyon et pour la nouvelle installation vidéo produite à cette occasion. Loin de tout fétichisme technologique et de toute sophistication en termes de *display*, c'est par un parti-pris résolument *low fi* que Missika recrée physiquement et métaphoriquement ce réseau discontinu d'îles caractéristique de l'archipel. C'est à la suite de voyages successifs et grâce aux images qu'il a tournées au volcan Kilauea à Hawaï, au cratère d'Ubehebe en Californie et à Stromboli sur les Îles Eoliennes que l'artiste a conçu *Archipel*.

Cinq vidéos en plan fixe, sorte de portraits en plain-pied et grandeur nature de plantes quasi-immobiles, qui s'agitent parfois au gré du vent, sont rétro-projetées sur des stèles de verre brisé. Ces écrans de projection translucides sont fixés au sol par des amas de résine noire imitant ainsi des fragments de lave gisant non plus au milieu de la mer mais à même le béton de la salle d'exposition. Tel un orchestre interprétant une composition aléatoire, ces cinq vidéos forment un ensemble et chaque plante est accompagnée de sa propre bande-son qui oscille entre musique concrète, *ambient*, exotica ou musique balnéaire de synthèse principalement composée de samples de marimba ou congas par exemple. Les vidéos, chacune d'une durée légèrement différente, tournent en boucle et sont donc décalées les unes par rapport aux autres. C'est également l'ordre de démarrage des projecteurs qui détermine la combinaison audio-visuelle jouée pendant la durée d'une journée d'exposition.

A partir de paysages volcaniques hostiles à la vie et froids en termes de chromie, Missika a pourtant réalisé des images drolatiques renvoyant plus à l'absurdité d'un décor de théâtre ou d'un spot publicitaire qu'à une scène romantique, symboliste ou nostalgique. Ce qui motive la pratique artistique de Missika est indubitablement l'idée de la mise à distance (sur laquelle il insiste ici en empêchant le visiteur de pénétrer dans l'installation, le contraignant à observer depuis un point de vue limité), l'idée de cadrage, le processus de captation du réel (filmique ou photographique) et la construction de l'image autant que la fiction qui en découlent. Certes, Missika évite les écueils d'un rapport grandiloquent ou sentimentaliste à la nature, mais sa démarche qui consiste à arpenter, compresser et interpréter le paysage, à embrasser la notion d'entropie, évoque cependant par bien des aspects l'univers de Robert Smithson ou encore les

La Salle de bains
27 rue Burdeau
69001 Lyon, France
+33 @4 78 38 32 33

www.lasalledebains.net

La Salle de bains est membre de l'Art Center Social Club.



Exposition du 20 nov. 2012 au 12 jan. 2013
Vernissage samedi 17 nov. à 18h
Ouverture mercredi → samedi : 13h - 19h
mardi sur RDV : 13h - 19h

Commissariat : Jill Gasparina & Caroline Soyez-Petithomme

La Salle de bains bénéficie du soutien du ministère de la Culture - DRAC Rhône-Alpes, de la région Rhône-Alpes et de la Ville de Lyon.

Cette exposition a reçu le soutien de Pro Helvetia - Fondation suisse pour la culture - de la Ville de Genève, du Fonds cantonal d'art contemporain, SCC, DIP, Genève - République et Canton de Genève.

Grosch est partenaire de nos vernissages.

méthodes des peintres de paysages qui du 17ème au 19ème siècle réinventèrent la relation picturale au paysage via par exemple la *veduta*, le caprice - soit la recomposition en atelier - et plus tard via les études ou réalisations en plein air, sur le motif. Missika serait une version contemporaine du rapporteur d'images au sens large du terme, jouissant pleinement du bénéfice de notre époque et de l'accès à des technologies anciennes, rares, voire désuètes autant qu'à des gadgets ou à des technologies de pointe qui à peine inventées voient leur utilisation simplifiée pour pouvoir s'appliquer à des produits de masse. Touriste professionnel à mi-temps, son oeuvre s'adapte aussi à d'éventuelles conditions de travail en atelier et c'est avec la contingence de ses moyens techniques qu'il compose toujours et complète le rendu formel de ces expériences de voyageur.

Curieux, perméable à ce qui l'entoure et attentif à ce qui est tout simplement disponible, depuis le début de sa carrière, il s'autorise sans complexe à sortir du champ de la photographie (sa formation initiale) pour amorcer des collaborations (comme avec Victor Tricard pour l'ambiance sonore créée pour l'installation) ou à déborder dans des disciplines connexes à l'art contemporain, comme le design auquel il emprunte des solutions de *display* pour les images autant que des usages ludiques de la matière. Ici par exemple, l'utilisation de la résine noire lui a été inspirée par le designer Jerszy Seymour, son voisin d'atelier à Berlin. A l'instar de la croissance végétale, mais toujours en nuance voire en contradiction avec l'habituelle idée de luxuriance associée à cette expression (comme avec l'image archétypale du palmier ou de la forêt tropicale par exemple), le cache-pot en résine noire du cactus installé dans l'autre salle prolonge l'idée d'un archipel quelque peu étrange et loufoque. Cette sculpture, qui fonctionne aussi comme un objet design, fait en quelque sorte fusionner le minéral et le végétal en une forme hybride qui se déploie tout en hauteur. Comme une liane, une coulée de lave, une stalactite ou un animal fantastique longiligne, le pot n'est pas tant un contenant qu'un moyen de creuser la dimension fictionnelle, intuitive et burlesque. Il s'agit également pour Missika de souligner l'absence volontaire d'un quelconque protocole ou système qui régirait sa production, et de réitérer une absence intentionnelle de structure qu'elle soit narrative, liée au médium artistique ou à la matière sculptée.

Caroline Soyez-Petithomme

Adrien Missika

ARCHIPEL

Entretien avec Adrien Missika par Jill Gasparina
Septembre-Octobre 2012

J'aimerais commencer par une approche générale de ton travail. Une grande partie des textes écrits sur lui insistent sur sa prétendue dimension mélancolique, cette idée ballardienne d'une nature qui reprendrait le dessus sur les aménagements humains. On évoque souvent une forme de néo-romantisme, la notion d'entropie de Robert Smithson, ou encore un rapport au sublime. Mais je trouve cette approche insuffisante, et j'avoue que je ne suis pas davantage convaincue quand on parle de poésie à propos de ton travail, comme s'il suffisait de filmer ou photographier une plante une pierre, ou n'importe quel élément naturel pour qu'une vidéo ou une image soit «poétique». La poésie, après tout, ça n'est pas du texte ou de l'image sur les plantes ou la nature, mais du texte ou de l'image qui s'interroge sur son propre langage. Il me semble qu'il s'agit d'un raccourci, qui met notamment de côté le rapport très fort que tu entretiens dans tes œuvres à l'imagerie publicitaire, touristique, à la carte postale, bref à toute cette séduction facile de l'image, qui t'intéresse aussi.

Oui, je ne suis pas non plus satisfait avec tous ces textes qui parlent de mélancolie et de poésie, ce sont des poncifs, des tartes à la crème ! Certes, il y a des éléments de mélancolie (mais certainement pas de nostalgie !), de par mes sujets mêmes. Le paysage et l'architecture y sont liés dans l'histoire de l'art, et le rapport aux grands espaces et au sublime doivent y participer. J'apprécie par ailleurs beaucoup la poésie, mais je crois que ce terme est utilisé à tort et à travers dans le vocabulaire de l'art, et plus particulièrement sur mon travail. J'imagine qu'il est employé en référence à la temporalité lente que j'utilise souvent, qui est contemplative. Et peut-être aussi en lien à la nature hybride de mes vidéos, semi-fictives, même si cela aussi est faux, car ce qui n'est pas totalement documentaire est dès lors totalement fictionnel selon moi.

Justement, il se trouve que la mélancolie, le romantisme et même la contemplation se prêtent assez bien à une approche publicitaire, et ce dès le XIX^{ème} siècle, quand on pense aux grandes compositions orientalistes, qui

La Salle de bains
27 rue Burdeau
69001 Lyon, France
+33 @4 78 38 32 33

www.lasalledebains.net
La Salle de bains est membre
de l'Art Center Social Club.



Exposition du 20 nov. 2012 au 12 jan. 2013
Vernissage samedi 17 nov. à 18h
Ouverture mercredi → samedi : 13h - 19h
mardi sur RDV : 13h - 19h

Commissariat : Jill Gasparina & Caroline Soyez-Petithomme

La Salle de bains bénéficie du soutien du ministère de la Culture – DRAC Rhône-Alpes, de la région Rhône-Alpes et de la Ville de Lyon.

Cette exposition a reçu le soutien de Pro Helvetia - Fondation suisse pour la culture - de la Ville de Genève, du Fonds cantonal d'art contemporain, SCC, DIP, Genève - République et Canton de Genève.

Groisch est partenaire de nos vernissages.

faisaient la promotion d'un orient sauvage, naturel, tellement beau et séduisant.

Oui, tout à fait, la publicité joue sur des émotions primaires et une séduction factice rapportée par les artistes et scientifiques au XIX^{ème} siècle (Humboldt etc...), et leurs visions tropicalistes, souvent parfaitement idéalisées, ont marqué pour toujours l'imagerie tropicale.

Il y a une dimension de ton travail assez rarement évoquée, c'est l'aspect comique de certaines vidéos. Elle passe souvent par la rythmique des pièces : la lenteur des pierres immobiles dans *Sailing Stones* est comique, comme le principe d'HMI, ou encore le déplacement terriblement lent de la mouche qui avance très tranquillement dans le cadre de «*Regarde les Mouches Voler*». Tu joues aussi sur un rapport à la déception. On attend un événement, mais rien ne vient. «*Black Sand Beach*» est aussi très joyeuse, la vidéo n'a pas le sérieux d'une publicité. En fait je trouve que les deux vont ensemble, comme si tu essayais de te moquer aussi de ce romantisme un peu publicitaire...

Oui, il y a de l'humour dans mon travail, mais bizarrement personne n'a remarqué jusqu'à présent. Il y a absolument cela dans mon travail, un brin d'ironie et une touche d'absurde.

Tu parles d'ironie, mais je n'ai pas l'impression que tu soies dans une dénonciation quelconque des mensonges de l'image (ce que peut faire quelqu'un comme Pierre-Olivier Arnaud, avec qui tu partages pas mal de motifs, mais qui produit un discours radicalement autre, aux résonances plus politiques). Comment définirais-tu, du coup, ton rapport en tant qu'artiste et spectateur à cette imagerie publicitaire ? S'agit-il de reprendre une technique de l'image («*The persuading image*»³ comme dirait Richard Hamilton), comme les artistes pop en leur temps?

Je ne suis pas du tout dans la dénonciation. Je me laisse en effet volontiers séduire par l'imagerie publicitaire, qui est façonnée pour être efficace. Ces stratégies de l'image, je les considère comme totalement acquises, de même que l'overdose d'images de l'ère internet 2.0. . Et il y a en effet un rapport au glissement d'une imagerie utilisée par les artistes pop dans mon travail. Ce glissement est parfois assez subtil, avec de l'ironie, de la moquerie, de l'absurde, et parfois il l'est moins, car j'aime

aussi m'appuyer sur certains poncifs, et les exagérer jusqu'à l'excès (et c'est encore une forme d'humour). Il y a d'ailleurs souvent un certain humour dans la publicité ou en tout cas, certaines m'amuse, peut-être à contre sens. Mais mon travail n'est pas publicitaire. Je n'ai rien contre la séduction et l'efficacité, mais mon but ultime n'est pas de vendre un produit.

Tu m'expliquais lors d'une discussion précédente l'importance des voyages dans ton travail : tu croises certains lieux, et tu décides d'en faire des photos, des vidéos. Tu voyages énormément (Europe, Californie, Hawaii, Turkménistan, Russie, Liban, Brésil, Inde, Egypte, Japon...). C'est une méthode de travail très intéressante, un peu à l'ancienne, en fait, comme les artistes qui faisaient leur tour d'Europe pour parfaire leur formation, avant de rentrer au pays. Pourrais-tu revenir sur cette méthode de travail ?

Pour être honnête, je me considère parfois comme un super touriste, une sorte de touriste professionnel ! Mais cette posture change pas mal d'un voyage à l'autre. Il m'arrive de saisir des opportunités : pour *Dôme*, en l'occurrence, on m'a offert de faire un projet au Liban et j'ai commencé mes recherches sur le Liban à ce moment précis. Il y a donc une part de chance et de glanage. Mais malgré tout, je cible le plus souvent mes sujets en amont, et je vais les chercher.

J'aime beaucoup l'idée que l'artiste est un «touriste professionnel»... Est-ce que c'est une manière d'aller vérifier les promesses des images publicitaires ou touristiques ? Et dans ce cas, comment se passe la vérification ?

En quelque sorte il y a de cela, mais je n'aime pas trop le terme bureaucratique de vérification. J'aime l'idée de la temporalité donnée au voyage et de l'intemporalité potentielle de l'image. Du coup, je vois des images de lieux qui m'attirent, parfois elles sont datables, parfois non. Aller sur place est une manière de m'inscrire moi-même sur la timeline et de faire un constat du monde à ce moment là. Mais ce que je montre n'a parfois pas cette marque. Il s'agit aussi d'avoir une expérience tridimensionnelle et multi-sensorielle. Etre dans le désert ou au sommet d'une montagne ou sur une plage océanique n'est pas la même chose que d'en regarder une image. J'aime vivre ces espaces physiquement, y passer du temps, voir les différentes lumières qu'ils offrent aux différentes heures du jour, parfois différentes saisons. Mais aussi le bruit, l'odeur, et enfin, les gens que l'on rencontre. Partager avec les locaux sur leur paysage, histoire, environnement est quelque chose qui me donne beaucoup de satisfaction.

Quelle est la part de ton travail qui est sédentaire, qui se fait dans ton studio, indépendamment des voyages ?

Je qualifierais mon travail de semi-sédentaire, je voyage la moitié du temps (plus ou moins) mais j'ai aussi besoin de me poser et de mettre tout ce que j'ai récolté à plat, de le transformer, puis de recommencer de nouvelles recherches avant de repartir. Je suis plutôt un saisonnier. Maintenant j'ai un certain rythme qui s'est établi, je voyage surtout l'hiver, et je suis à Berlin l'été. Un peu comme dans *The Endless Summer*, ce film sur des surfers californiens qui commencent à voyager pour suivre les vagues et le beau temps dans le monde quand c'est l'hiver en Californie. Pour répondre à ta question, quand je suis à l'atelier, je regarde mes images de voyage, je les édite (ça prend du temps !). Je fais des recherches, je produis tout ce qui n'est pas immatériel (sculptures, structures...) et post-produis les images, sons et vidéos. Parfois je produis également des images en studio.

Nombre de tes vidéos ont une bande sonore. Comment conçois-tu la présence de la musique par rapport aux images ? S'agit-il de les compléter, de les dramatiser ?

La présence musicale est très importante, évidemment : quand il y a son c'est 50% de la perception. De temps en temps, mes projets demandent à être muets car il me semble que l'image se suffit à elle-même et le son rendrait trop de pathos ou créerait trop de distraction. La musique est dramatisante et comme mes images le sont déjà souvent assez, j'essaie d'éviter les mélodies : je privilégie le bruitage, les basses fréquences, le son d'ambiance. Comme je conçois souvent mes vidéos comme des installations ou, qu'en tout cas, leur destination est plus une salle de musée qu'une salle de cinéma, la dimension spatiale est très importante. Il s'agit d'englober le spectateur dans une ambiance.

Et comment ta collaboration régulière avec le musicien Victor Tricard s'organise-t-elle ?

J'ai longtemps travaillé le son tout seul. Puis j'ai eu envie d'aller plus loin que ce que mes aptitudes me laissaient faire. Je suis très mélomane mais totalement incapable de composer. Chacun son talent ! Au moment de *Darvaza*, j'ai rencontré Victor, j'ai aimé sa musique et son attitude, et on a commencé à collaborer. J'avais déjà tourné les images et enregistré du son. J'avais une idée de ce que je voulais, je lui ai expliqué, et je lui ai donné les sons enregistrés sur le cratère. Il a composé à partir de ces sons. Lui travaille dans son coin, pas en *cuts*. Il fait des sessions *live* : je lui ai donné le montage final et il a composé dessus. Pour *Dôme*, ça a été assez différent puisque je l'ai invité à venir sur le tournage pour enregistrer *live* dans le dôme, mais

aussi pour le filmer. Je lui ai donné quelques instructions (jouer dans le bâtiment, activer les barres de fer, les bruits de saut, de pas, la voix). J'avais une idée de l'ambiance finale que je souhaitais, mais je ne suis pas compositeur. Comme Victor est très sensible, que je lui fais confiance, et que c'est aussi un artiste, je lui ai également laissé une partie de carte blanche. Je lui ai proposé de choisir un instrument qu'il emporterait et jouerait dans le dôme. A ma grande surprise, il a choisi l'harmonica (je pensais plus à une percussion ou un saxophone). Mais ça a marché. Ensuite, il a improvisé la mélodie à la voix du début et les sons d'harmonica. Notre collaboration, c'est un ping-pong, basé sur une relation de confiance et d'admiration mutuelle.

J'aimerais aussi revenir sur ton rapport à la technologie. Tu as utilisé à peu près tout ce qu'il est possible d'utiliser en terme de technologies de captation de l'image (vidéo HD, SD, DV, téléphone portable, super 8...). Idem pour les supports de projection ou de matérialisation de l'image (impression offset, sérigraphies, laser prints lasers). Pourrais-tu revenir en détail sur le choix des technologies avec lesquelles tu travailles ?

Je choisis le médium qui correspond le mieux aux besoins de chaque projet, ou au plus proche de ce que mes moyens me permettent. Je suis aussi l'évolution des technologies de l'image. Par exemple, ce qui a été tourné en DV l'a été car c'était avant la HD. Je m'intéresse de près à ce peuvent offrir les nouvelles technologies de l'image (3d, 4k etc...) mais j'ai aussi un intérêt pour les technologies plus anciennes qui ont fait leur preuve : j'aime bien expérimenter mais aussi coller au plus près de ce que je pense être le meilleur support pour chaque projet. Je suis totalement infidèle aux médiums et matériaux.

Tu explores aussi la question de la temporalité à partir des technologies de l'image.

Oui, absolument. Un point qui est important à mes yeux, à propos de la vidéo comme médium, et qui est assez négligé dans la littérature me concernant, c'est la question de la temporalité. J'utilise souvent la vidéo pour traiter du mouvement dans l'image, ou du mouvement de l'image (*Sailing Stones*, *Twelve Spinning Stones*, *Regarde les Mouches Voler*, *Static Flight*, *HMI*, *Darvaza*, *Grand Prix*, *Monument Versatile...*). Il s'agit tantôt de traduire la temporalité minérale, tantôt de mettre en évidence celle de la vidéo (24/25 images secondes, contre 3000 pour *Static Flight*).

Je ne sais pas si tu te définirais comme technophile, mais je trouve qu'on sent devant ton travail une grande curiosité pour les technologies et les matériaux. Tu peux utiliser des techniques ou des matériaux assez

inattendus, comme cette résine noire que l'on retrouve partout dans *Archipel*, et qui possède à la fois une fonction architecturale, et une qualité plastique (elle rappelle la lave)... Quel rôle le bricolage joue-t-il dans ta pratique d'artiste ?

D'une manière générale, je suis très curieux des matériaux et technologies disponibles. J'aime les mettre à l'épreuve, m'y essayer. De ce fait, je n'agis pas comme un professionnel qui connaît parfaitement son médium, son matériau, mais plutôt comme un amateur qui expérimente à chaque fois en combinant matériaux et technologies nouvelles. Plus particulièrement sur ce projet, j'ai utilisé cette résine polymère, la capa, qui a des propriétés commune avec la cire (elle fond à haute température). J'ai découvert ce matériau grâce à Jerszy Seymour (mon ami et voisin d'atelier). Jerszy est un artiste et designer qui a utilisé la capa pour la fabrication de sculptures, de mobilier et d'installations par le passé. Il a établi un système de pensée et de production qui tourne autour de la notion d'amateurisme. Le projet s'appelle « *Amateur Workshop* ». Il invite tout le monde à recycler en refondant la résine et produisant de nouvelles formes libres. Dans ce sens, *Archipel* est un projet affilié à « *Amateur Workshop* ».

Il arrive très souvent que tu inverses les rapports entre le règne minéral et animal. Pour *Dôme*, il y a aussi cette rencontre entre une immense architecture, celle de Niemeyer, et un corps qui vient l'animer, et on ne sait plus, au final, ce qui est vivant et ce qui ne l'est pas. Idem pour *Black Sand Beach*, où le plan centré sur cet arbre mort, la musique créent un effet d'attente qui pousse le spectateur à penser que l'arbre est animé, toujours vivant. Pour l'exposition à la Salle de bains, tu as transformé un cactus en véritable monstre. La question de la temporalité mise à part, qu'est-ce qui t'intéresse dans l'idée de perméabilité entre le monde animal et minéral ? Est-ce que c'est l'idée d'une réversibilité permanente de toutes les choses. Je lui trouve une vraie fonction comique dans ton travail, mais aussi une gravité toute philosophique, comme une hypothèse sur le devenir perpétuel des choses, et leur absence de consistance.

En effet. l'idée de réversibilité permanente des choses est essentielle, en changeant le point de vue on change la perspective et ça crée des paradoxes intéressants. *Twelve Spinning Stones* a pour point de départ l'idée d'opposer le mouvement de la pierre tournoyante à la staticité du spectateur, d'inverser le mouvement, le rapport. J'ai aussi joué avec cette idée dans *Sailing Stones* (du minéral qui devient mobile) et dans *Grand Prix* (de l'animal qui devient immobile). Le champ de l'optique est essentiel dans ma pratique, elle part du monde (ici minéral) puis va vers sa captation par fragments et vers sa restitution à l'oeil. Les questions liées au point de vue,

l'échelle, la vitesse relative des objets, de l'oeil, de la caméra, sont autant de paramètres variables et déterminants.

On retrouve la même chose dans *Archipel*. Et même dans les frottages, qui créent une image fixe d'une chose immobile (un cactus), mais à partir d'un processus de capture par le mouvement (tu utilises un scanner-stylo pour reconstituer l'image de la plante).

Oui, ce projet a aussi cette dualité, entre la caméra, fixe, et le mouvement des plantes enracinées dans la roche, mais qui bougent légèrement avec le vent. L'installation est complètement figée, ancrée au sol. Les variations viennent de la lumière, du son et du frétillement des plantes dans les vidéos. On retrouve ici le rapport minéral/végétal et le végétal prend presque la fonction animale, car il est le plus animé. Il est ancré au sol en milieu hostile (minéral). Mais le vent le fait danser sur place. L'ensemble fonctionne comme une composition de fragments de monde, un archipel à l'échelle d'un jardin d'hiver, un jardin synthétique fait d'hologrammes plats, d'îlots artificiels mis à distance comme une re-présentation.

J'aimerais pour finir que tu reviennes sur la dimension scénique des tes dernières expositions, *The Sun is Late*, ou *Archipel*. Là encore, j'ai l'impression qu'il s'agit de contraindre le spectateur à une certaine immobilité, et d'inverser les régimes...

Dès mes premières expositions personnelles, j'ai porté une attention particulière à la scénographie, et à l'exposition comme médium pour l'artiste et comme expérience pour le spectateur. Il y a souvent eu du son et de la vidéo, parfois du mobilier / *display*. La question du parcours, le fait de contraindre par l'architecture, la mise en espace, tout cela prolonge et finalise mon travail. Pour *The Sun is Late* à Berlin, j'avais envisagé l'exposition comme un jardin, laissant la lumière du jour pénétrer dans l'espace d'exposition, et changer l'expérience selon l'heure du jour. L'élément vertical et les jeux de reflets créés par les sculptures / paravents venaient contraindre le visiteur à suivre un parcours, qui était partiellement mis en son et lumière. J'ai repris ce jeu sur la lumière et le son dans *Archipel* : l'accès à l'espace est restreint et limité à une vue frontale et distancée. L'ensemble fait donc image, comme un décor. Les variations sensorielles sont là aussi présentes, mais elles ne sont pas créées par la circulation. La lumière du jour, filtrée, varie dans une intensité basse. Le son compose d'infinis décalages, comme une symphonie aléatoire. Ainsi l'apparition des plantes est sans cesse rejouée, et renouvelée, et le spectateur ne voit ni n'entend deux fois la même chose. Il est mis dans une position contemplative de type belvédère, le paysage est synthétisé en un jardin audio-visuel.

notes

- 1** - De James G. Ballard (1930-2009), auteur de science-fiction britannique qui a beaucoup exploré dans ses ouvrages la poésie des ruines industrielles et de l'entropie.
- 2** - Alexander von Humboldt (1769-1859) est un explorateur allemand, géographe, naturaliste, qui a mené de nombreuses expéditions scientifiques à travers le monde, et a posé les bases scientifiques du voyage d'exploration.
- 3** - «*The persuading image*» est un article publié en 1959 par l'artiste britannique Richard Hamilton dans le numéro 134 de la revue *Design*. Il s'y intéresse aux effets de séduction utilisés par le design industriel dans les années 1950.

Vues d'exposition

Adrien Missika

ARCHIPEL

La Salle de bains
27 rue Burdeau
69001 Lyon, France
+33 @4 78 38 32 33

www.lasalledebains.net

La Salle de bains est membre
de l'Art Center Social Club.



Exposition du 20 nov. 2012 au 12 jan. 2013
Vernissage samedi 17 nov. à 18h
Ouverture mercredi → samedi : 13h - 19h
mardi sur R.D.V. : 13h - 19h

Commissariat : Jill Gasparina & Caroline Soyez-Petithomme

La Salle de bains bénéficie du soutien du ministère de la Culture —
DRAC Rhône-Alpes, de la région Rhône-Alpes et de la Ville de Lyon.

Cette exposition a reçu le soutien de Pro Helvetia - Fondation suisse pour
la culture - de la Ville de Genève, du Fonds cantonal d'art contemporain,
SCC, DIP, Genève - République et Canton de Genève.

Grosch est partenaire de nos vernissages.



Adrien Missika

Archipel

2012

Installation, vidéo-projecteurs, plaques
de verre brisées avec film opaque de projection,
résine capa, haut-parleurs, éclairage multicolore.

Vue d'exposition à la Salle de bains, Lyon

Crédit photo : Aurélie Leplatre

© La Salle de bains

Adrien Missika

ARCHIPEL

La Salle de bains
27 rue Burdeau
69001 Lyon, France
+33 @4 78 38 32 33

www.lasalledebains.net

La Salle de bains est membre
de l'Art Center Social Club.



Exposition du 20 nov. 2012 au 12 jan. 2013
Vernissage samedi 17 nov. à 18h
Ouverture mercredi → samedi : 13h - 19h
mardi sur RDV : 13h - 19h

Commissariat : Jill Gasparina & Caroline Soyez-Petithomme

La Salle de bains bénéficie du soutien du ministère de la Culture —
DRAC Rhône-Alpes, de la région Rhône-Alpes et de la Ville de Lyon.

Cette exposition a reçu le soutien de Pro Helvetia - Fondation suisse pour
la culture - de la Ville de Genève, du Fonds cantonal d'art contemporain,
SCC, DIP, Genève - République et Canton de Genève.

Groisch est partenaire de nos vernissages.



Adrien Missika
Elément Vertical Zéro

2012

Résine, pot en plastique, cactus.

Vue d'exposition à la Salle de bains, Lyon

Crédit photo : Aurélie Leplatre

© La Salle de bains

Adrien Missika

ARCHIPEL

La Salle de bains
27 rue Burdeau
69001 Lyon, France
+33 ④ 78 38 32 33

www.lasalledebains.net
La Salle de bains est membre
de l'Art Center Social Club.



Exhibition Nov. 20th 2012 - Jan. 12th 2013
Opening Sat. Nov. 17th, 6pm
Opened Wednesday ⇒ Saturday : 1pm - 7pm
Tuesday by appointment : 1pm - 7pm

Curatoring : Jill Gasparina & Caroline Soyez-Petithomme

La Salle de bains is supported by ministère de la Culture —
DRAC Rhône-Alpes, région Rhône-Alpes and Ville de Lyon.

This exhibition is supported by Pro Helvetia - Swiss Arts Council - by Ville
de Genève, and Fonds cantonal d'art contemporain, SCC, DIP, Genève
- République and Canton de Genève.

Crolsch supports our openings.

Archipel (Archipelago) is the title chosen by Adrien Missika for his solo show at La Salle de Bains in Lyon, and for the new video installation produced for this exhibition. Well removed from any technological fetishism and any display-related sophistication, it is by way of a decidedly 'low-fi' style that Missika has physically and metaphorically re-created this discontinuous network of islands typical of the archipelago. The artist's conception of Archipelago comes in the wake of several journeys and as a result of the images he filmed at the Kilauea volcano in Hawaii, at the Ubehebe crater in California, and on the Aeolian island of Stromboli.

Five videos using static shots, kinds of same-level and life-size portraits of almost motionless plants, sometimes swaying with the wind, are overhead-projected on stelae of broken glass. These translucent projection screens are affixed to the ground by heaps of black resin thus imitating bits of lava lying no longer in the middle of the sea but actually on the concrete floor of the exhibition venue. Like an orchestra performing a random composition, these five videos form a set, and each plant is accompanied by its own sound track which wavers between concrete music, ambient music, exotica, and synthesized seaside resort music made up in the main of marimba and conga samples, for example. The videos, each of a slightly different length, are looped and thus off-kilter in relation to each other. It is also the order in which the projectors start working which determines the audio-visual combination played throughout the exhibition day.

Starting out from volcanic landscape that are life-hostile and cold in terms of colour, Missika has nevertheless produced funny images referring more to the absurdity of a stage set or an advertising spot than to any romantic, symbolist or nostalgic scene. What drives Missika's art praxis is undoubtedly the idea of distancing (which he stresses here by preventing visitors from entering into the installation, forcing them to observe it from a limited viewpoint), the idea of framing, the process of capturing reality (be it filmic or photographic) and the construction of an image as much as the fiction stemming therefrom. To be sure, Missika sidesteps the pitfalls of any grandiloquent and sentimentalist relation to nature, but his approach, which consists in criss-crossing, compressing and interpreting the landscape, and encompassing the notion of entropy, nevertheless, and in many aspects, conjures up the world of Robert Smithson, or the methods adopted by landscape painters between the

17th and 19th centuries, who re-invented the pictorial connection to the landscape by way of the veduta, for example, the whim—namely the recomposition of the scape in the studio—and, later on, outdoor studies and works, live, on the spot. Missika is perhaps a contemporary version of the image reporter or conveyor in the broad sense of the term, thoroughly enjoying the advantages of our age and access to old, rare or even obsolete technologies, as much as to state-of-the-art gadgets and technologies which, barely invented, see their use simplified in order to be applied to mass products. As a part-time professional tourist, his oeuvre has also become adapted to possible work conditions in the studio, and it is with the circumstances of his technical wherewithal that he invariably composes and complements the formal rendering of these traveller's experiences.

Since the early days of his career, this inquisitive artist, absorbing what surrounds him and alert to whatever is quite simply available, has been quite straightforwardly permitting himself to get away from the field of photography (his initial training) in order to embark on joint projects (as with Victor Tricard for the acoustic environment created for the installation) and spill over into disciplines connected with contemporary art, such as design, from which he borrows display solutions for images, as much as playful uses of material. Here, for example, the use of black resin was inspired by the designer Jerszy Seymour, his studio neighbour in Berlin. Like plant growth, but always with subtlety, and even in contradiction with the customary idea of luxuriance associated with this expression (as with the archetypal image of the palm tree of the tropical forest, for example), the black resin pot holder for the cactus installed in the other room extends the idea of a somewhat strange and weird archipelago. This sculpture, which also works like a design object, in a way blends the mineral and the vegetable in a hybrid form which develops height-wise. Like a creeper, a lava flow, a stalactite or a long-legged fantastic creature, the pot is not so much a container as a means of creating the fictional, intuitive and burlesque dimension. What is also involved for Missika is underscoring the deliberate absence of any protocol or system which might inform his output, and reiterating an intentional absence of structure, be it narrative, linked to the art medium, or linked to the sculpted material.

Caroline Soyez-Petithomme

Translated by Simon Pleasance & Fronza Woods

Exhibition views

Adrien Missika

ARCHIPEL

La Salle de bains
27 rue Burdeau
69001 Lyon, France
+33 04 78 38 32 33

www.lasalledebains.net
La Salle de bains est membre
de l'Art Center Social Club.



Exhibition Nov. 20th 2012 - Jan. 12th 2013
Opening Sat. Nov. 17th, 6pm
Opened Wednesday ⇒ Saturday : 1 pm - 7pm
Tuesday by appointment : 1 pm - 7pm

Curating : Jill Gasparina & Caroline Soyez-Petithomme

La Salle de bains is supported by ministère de la Culture —
DRAC Rhône-Alpes, région Rhône-Alpes and Ville de Lyon.

This exhibition is supported by Pro Helvetia - Swiss Arts Council - by Ville
de Genève, and Fonds cantonal d'art contemporain, SCC, DIP, Genève
- République and Canton de Genève.

Grolsch supports our openings.



Adrien Missika

Archipel

2012

Installation, micro-projectors, broken glass pieces
with projection film, capa resin, speakers, multi-
colored lights.

Exhibition views at La Salle de bains, Lyon

Photos : Aurélie Leplatre

© La Salle de bains

Adrien Missika

ARCHIPEL

La Salle de bains
27 rue Burdeau
69001 Lyon, France
+33 04 78 38 32 33

www.lasalledebains.net
La Salle de bains est membre
de l'Art Center Social Club.



Exhibition Nov. 20th 2012 - Jan. 12th 2013
Opening Sat. Nov. 17th, 6pm
Opened Wednesday ⇒ Saturday : 1pm - 7pm
Tuesday by appointment : 1pm - 7pm

Curating : Jill Gasparina & Caroline Soyez-Petithomme

La Salle de bains is supported by ministère de la Culture —
DRAC Rhône-Alpes, région Rhône-Alpes and Ville de Lyon.

This exhibition is supported by Pro Helvetia - Swiss Arts Council - by Ville
de Genève, and Fonds cantonal d'art contemporain, SCC, DIP, Genève
- République and Canton de Genève.

Grolsch supports our openings.



Adrien Missika
Élément Vertical Zéro
2012
Resin, plastic pot, cactus.

Exhibition views at La Salle de bains, Lyon
Photos : Aurélie Leplatre
© La Salle de bains

Issue 149 September 2012

Focus: Adrien Missika

FOCUS

Melancholy and entropy haunt the French artist's films and photographs



Black Sand Beach, 2011

Adrien Missika is a French artist based in Berlin, Germany. In 2011, he was awarded the 13th Prix Fondation d'entreprise Ricard, and his film *Dôme* (2011) is currently on view at the Centre Pompidou, Paris, France, until 4 September. Missika will have a solo show at La Salle de bains in Lyon, France, in November. That same month he is taking part in the 2nd Benin Biennale. His solo show at Kunsthauus Glarus, Switzerland, will open in February 2013.

In Adrien Missika's recent film *Black Sand Beach* (2011), a dead tree stands upright on a Hawaiian shore, supported by a tangle of roots some two metres tall. The base of the tree's trunk appears to hover just above the blue line of the horizon, as though the Pacific archipelago were retreating towards the Earth's core, leaving the plant's hidden parts exposed. To the lulling melody of Hui Ohana's slack-key guitar classic 'Sweet Lei Mokihana' (1973), we see a pair of dogs trotting across the black sands, where they are soon joined by a couple of ageing guys who resemble Lawrence Weiner and Jeff Bridges, were they to wave their respective goodbyes to the art world and Hollywood stardom and spend their remaining days as surf bums. The Jeff Bridges guy pats the caramel Labrador, the Lawrence Weiner guy swings gently from the tree's upper roots, and then they wander out of frame, followed by the dogs. *Black Sand Beach* is, by any measure, a film in which very little happens, but its air of honeyed melancholy is oddly affecting. On the shore, in their board shorts and beards, the two men seem to patiently await the end of the world.

Missika's films and photographs are preoccupied with entropy. For his photographic series 'Einführung' (2004-10) (a German

About this article

First published in Issue 149, September 2012

by Tom Morton

BUY THIS ISSUE



Print this article

Share this article: [Twitter](#) [Facebook](#) [LinkedIn](#) [Email](#)

Other Articles in Focus View all

- Studio Visit: David Brian Smith Issue 152
- Focus Interview: Laida Lertxundi Issue 152
- In Focus: Rodrigo Braga Issue 152
- In Focus: Ruth Buchanan Issue 152
- Focus: Shana Moulton Issue 150
- Focus: Kiluanji Kia Henda Issue 150
- Focus: Mircea Nicolae Issue 150
- Focus: Nicolas Deshayes Issue 150
- Redmond Entwistle Issue 149
- Focus: Liz Magic Laser Issue 149

Other Articles by Tom Morton

- New Year Quiz Issue 152
- Warhol's Canada Issue 150
- First Kyiv Biennale of Contemporary Art Issue 149
- Florian Roithmayr Issue 148
- Signs of the Times Issue 148
- On Your Marks Issue 147
- Focus: Nicholas Byrne Issue 146
- David Hockney Issue 146
- Catherine Story Issue 145
- Donna Huddleston Issue 144
- Search Me Comment
- (136 Total). View all »

RSS Feeds

Get the Universal feed, or the Magazine Issues feed to be updated of new articles in this section.

GAGOSIAN GALLERY

WWW.GAGOSIAN.COM

STEPHEN FRIEDMAN GALLERY

SIMON LEE

Victoria Miro

LISSON GALLERY

VISIT OUR NEW WEBSITE WWW.ROPAC.NET

GALERIE THADDAEUS ROPAC

MAUREEN PALEY Lisa Cooley

Marlborough Contemporary HAUS DER KULTUREN DER WELT

#RealLifeStories An exceptional selection of Chinese contemporary art Art Museums of Bergen Carroll/Fletcher

GILLMAN BARRACKS DEWEER GALLERY

JOSEPH BADALOV BONNET 119 12-21 DECEMBER 2012 THE BURLINGTON MAGAZINE CONTEMPORARY ART WRITING PRIZE

Advertise with frieze

term the artist has said he understands as a 'feeling of oneness with the world'), he made a 'grand tour' of the peripheral neighbourhoods of several major European cities, where he took low-resolution shots of Modernist social housing blocks using a first-generation Nokia camera-phone. The resulting inkjet prints have a soft-focus, curiously empathetic quality, as though the device that captured them sees in these crumbling, ideologically unfashionable buildings some reflection of its own obsolescence.



Asteroid from the 'Space Between' series, 2007

Another series, 'A Dying Generation' (2011), revisits the Los Angeles palm trees photographed by Ed Ruscha in his seminal artist's book *A Few Palm Trees* (1971). Missika shoots them in the same deadpan, repetitious fashion, but in the 40 years that have elapsed between the two bodies of work, the palms have grown huge, and will soon dry out beneath the burning California sun. Looking at Missika's series, we get to thinking not only about how representations may outlive the things they represent, but also how, over time, all images rot down into the general mulch of our visual culture.

In a third series, 'Space Between' (2007–09), the artist presents photographs of places that exist on the fringes of human experience. While some were taken on his frequent travels, others are mocked up in the studio using polystyrene and paint – like his image of debris floating above the earth's atmosphere in *Asteroid (Space Between)* (2007). At once stagey and strangely convincing, these photographs draw heavily on our television- and film-derived expectations of what such remote places might look like, and awake us to the part our own learned visual habits play in the formulation of photographic 'truth'.

While linking the Romantic landscape, the modern ruin and the eschatological sci-fi sublime is not unique to Missika's practice, his work has a dreamy way with temporality that is all its own. His video *Grand Prix* (2009) comprises a succession of still frames of the late-1920s Spanish racing track, Sitges-Terramar, that goes by so rapidly we might imagine ourselves at the wheel of a sports car. This once-hallowed ground, however, has been abandoned, and bushels of weeds now grow through the track, like vines snaking up the steps of an Aztec pyramid. As with most of Missika's works, *Grand Prix* presents us with a world absent of humans. Making our virtual passage along Sitges-Terramar's chicanes, we begin to wonder how soon the ecosystem will reclaim the concrete circuit, reducing it to dust. Not long, in the grand scheme of things, but

far longer than any human lifespan. Ruins will always be with us, as we speed along our course.

Shown in his recent exhibition 'The Sun is Late' at Galerie Crone in Berlin, the Super-8 film *Dôme* (2011) is perhaps Missika's most ambitious work to date. Here, an anonymous young man explores a vast domed structure built by Oscar Niemeyer on the site of the Tripoli International Fair in Lebanon. Its construction was halted in 1975 at the outbreak of the Lebanese Civil War, and it has stood incomplete and inaccessible to the public ever since. As the camera follows the man through the building's shadowy interior, we see him slapping at the steel tendrils that hang from its concrete walls and beams as though they were piano keys or guitar strings. His actions slowly transform Niemeyer's cupola into a gigantic musical instrument, filling it with an echoing composition of rattles, clunks and clangs. In the film's final frames, we see him clamber up the dome's exterior, like an astronaut about to plant a flag on an unblemished Martian peak, or the last inhabitant of a blasted Earth attempting to hail a passing starship. Is this a beginning, or an end? In Missika's work, both possibilities walk hand in hand.

Tom Morton

frieze is now accepting letters to the editors for possible publication at editors@frieze.com.

Combined subscription offer

Subscribe to both frieze (8 issues) and frieze d/e (4 issues), and have both delivered to your door from only £60 for a year.

SUBSCRIBE



Podcasts

Do you speak English?

Added on 15/10/11

Frieze Projects 2011

LISTEN / DOWNLOAD

Stay updated



Sign up to our email newsletter

Name:

Email:

SIGN UP

Publications

Frieze Art Fair New York Catalogue 2012-13

UK £24.95

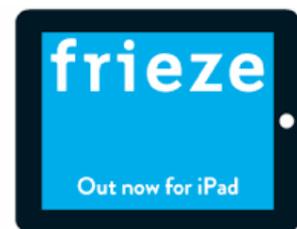
Buy the new *Frieze Art Fair New York Catalogue 2012-13*

BUY NOW



Current vacancies

MORE DETAILS



Lieux
OUBLIÉS

Substance and semblance

Photo ADRIEN MISSIKA

Texte OLIVIER RENEAU

Adrien Missika a le goût des endroits peu ordinaires. Au printemps dernier, il donnait à voir, à Monaco, les images d'un cratère perpétuellement en flammes. Une manœuvre humaine qui était censée mettre fin à la fuite d'un gisement gazier a en fait embrasé ce site du Turkménistan il y a une vingtaine d'années. Durant l'été, c'est le Centre Pompidou qui accueillait le nouveau lauréat du prix Ricard, pour un film mettant en scène un musicien au milieu de la friche du parc des expositions de Tripoli, au Liban. Le complexe avait été dessiné par l'architecte Oscar Niemeyer mais la construction n'a jamais été achevée et s'est peu à peu transformé en étonnante ruine contemporaine.

Initialement photographe, Adrien Missika découvre le pouvoir de l'image en mouvement au cours de ses études à l'Ecal, à Lausanne. Il goûte aussi à l'organisation d'une exposition, à travers la création d'un lieu avec d'autres étudiants. Si bien que l'artiste envisage chacune de ses œuvres comme un projet à part entière qui nécessite une mise en œuvre logistique et un temps de recherche parfois importants. Après un récent séjour à Bangalore, en Inde, dans un labo étudiant le vol des insectes, il se verrait bien monter un vaste tour du monde des volcans. ☒

ADRIEN MISSIKA has a penchant for out-of-the-way places. In Monaco last spring he showed images of a crater in flames, a gas field in Turkmenistan that was set afire to burn off a leak more than 20 years ago and never went out. Last summer, the Pompidou Center featured his film of a musician alone in the vastness of the International Exhibition Center in Tripoli, Lebanon, a complex designed by Oscar Niemeyer that was built but never used, and gradually degenerated into a contemporary ruin. Each of his works is conceived as a self-contained project, often requiring extensive preparation and logistics. After an exhibition at La Salle de Bains in Lyon in November, his next creations will be based on a recent stay in Bangalore, India, where he worked at a laboratory that studies insect flight, and an upcoming

Odyssey tour of the world's volcanoes. ☒



☒ "SOLO", du 20 novembre au 12 janvier, La Salle de bains, 27, rue Burdeau, Lyon. www.lasalledebains.net
☒ "INVENTER LE MONDE : L'ARTISTE CITOYEN", du 8 novembre au 12 janvier, Biennale du Bénin, Cotonou. www.biennalebenin.org
☒ "LA JEUNESSE EST UN ART", Prix Manor 2012, jusqu'au 18 novembre 2012, Aargauer Kunsthau, Aarau, Suisse. www.aargauerkunsthau.ch

ARCHIPEL

Lyon, France



From 2012-11-20 - 2013-01-12
At La Salle de Baines, Lyon

[J'aime](#) [Share](#) 

[Adrien Missika](#) APT London

For his solo show at La Salle de bains, Adrien Missika chose the title Archipel(archipelago), which is the name of the new video installation he conceived. Neither techno-fetishist, nor trying to design a sophisticated display, Missika recreated a low-fi and discontinuous network of islands, in a physical and metaphorical way. The idea of the show comes from trips the artist made to several locations such as Hawaii (Kilauea volcano), California (Ubehebe crater) and the Aeolian Islands (Stromboli volcano), where he shot all the images of Archipel.

[Map](#)

OTHER EVENTS

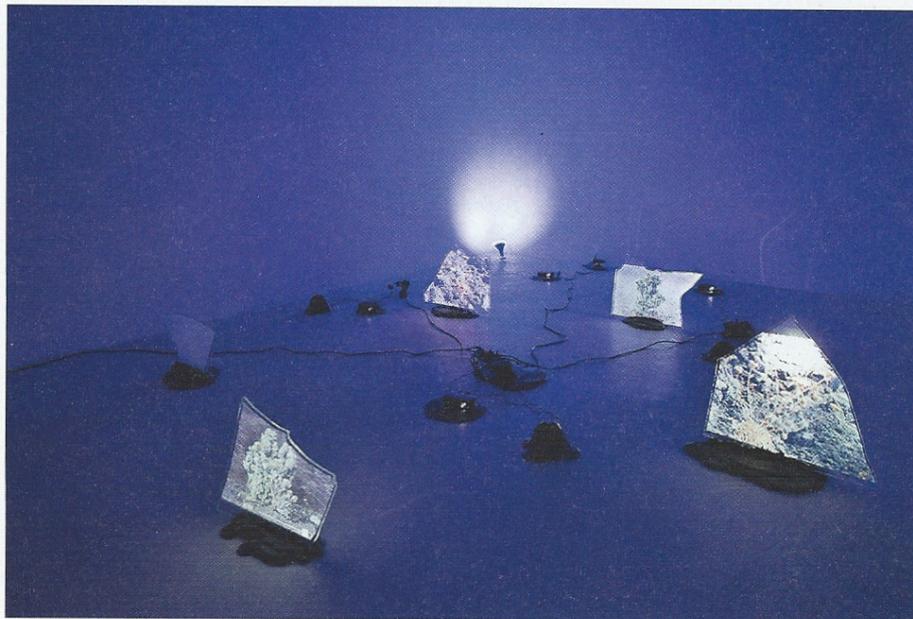
ARCHIPEL (2012-11-20 - 2013-01-12) - For his solo show at La Salle de bains, Adrien Missika chose the title Archipel(archipelago), which is the name of the new video installation he co...

ZÉRO QUATRE

REVUE SEMESTRIELLE
D'ART CONTEMPORAIN
EN RHÔNE-ALPES

SOMMAIRE

- 2 ARTISTE**
*Les affinités électives
de Simon Feydiou*
entretien avec Karen Tanguy
- 6 EXPOSITION**
Double révolution
Focus sur « Sir Thomas Trope »,
Villa du Parc
par Étienne Bernard
- 8 TERRITOIRE**
Collections actives
Musées et institutions d'art
contemporain en Rhône-Alpes
par Dorothee Derhies-Henry
- 12 ESSAI**
*De l'art de passer inaperçu :
trois démarches furtives*
par Sophie Lapalu
- 15 ANALYSE**
*Glissements de terrain
dans l'espace public*
par Fabien Pinaroli
- 19 INSERT**
par Diane Lentin et Agathe
Lacalmontie, École supérieure
d'art et design Saint-Étienne
(option Art)
- 27 COMPTES RENDUS**



Archipel, 2012. Installation, vidéo-projecteurs, plaques de verre brisées avec film opaque de projection, résine capa, haut-parleurs, éclairage multicolore. © Aurélie Leplatre / La Salle de bains

ADRIEN MISSIKA, "ARCHIPEL"

du 20 novembre 2012 au 12 janvier 2013,
La Salle de bains, Lyon.

Tropes photogéniques

Sous les variations colorées des lumières distribuées dans les recoins de la Salle de Bains, une impression mêlée de désenchantement et de rayonnement de l'être traverse l'exposition « Archipel » d'Adrien Missika. Une forme de minéralité s'y propage comme une douce ironie, qui viendrait raviver un monde que la surexploitation des ressources comme des images a fini par user. À l'instar de nombreux artistes de sa génération, la vision mélancolique néo-romantique que l'on prête souvent à Adrien Missika, s'assimile à une errance que l'on a aussi trop vite fait de rattacher à une contemplation nostalgique. Or si nombre d'artistes sont aujourd'hui attirés vers les restes de ce monde, c'est justement avec le désir de se laisser surprendre par ce qu'ils n'y cherchent pas. Alors qu'Adrien Missika se définit lui-même comme un « touriste professionnel », nous verrions plutôt, dans les aléas qui donnent naissance à ses œuvres, la posture du voyageur amateur, à rebours de celle du touriste de masse, adaptée à un monde hyperstructuré et prêt à consommer.

Donnant son titre à l'exposition et en écho aux récents voyages de l'artiste, l'installation vidéo produite à cette occasion affiche un artifice *low fi*, non dénué d'un certain raffinement. Des câbles relient au sol cinq petites projections d'images tournées sur différents sites volcaniques et projetées sur des plans de verre brisé plantés sur des amas

de résine récupérée auprès de son voisin d'atelier. Sur ces monticules noirs à l'évidente résonance, chacune de ces vidéos se focalise sur une plante, lui associant une musique composée par Victor Tricard. Des sites parcourus à l'exposition, en passant par l'atelier, les mouvements de déterritorialisation et de reterritorialisation dans lesquels se produit l'œuvre se voient ainsi rassemblés dans cette figure de l'archipel et dans le délicat spectacle qui se déroule devant nous – l'artiste nous impose une vision distanciée. L'assemblage hétérogène y acquiert la photogénie d'une vue d'ensemble : la représentation d'un monde contemporain qui ne se saisisait pas dans la projection d'un espace-plan ou d'un objet, mais dans la topologie de contextures mouvantes. À l'échelle de l'exposition, si chacune des œuvres semble aussi fonctionner en flot (installations multimédias, sculpture, impressions...), englobées dans les variations lumineuses et sonores, elles cristallisent ces transits dans lesquels les éléments naturels et synthétiques modulent leur existence. Aux plantes projetées sur ces monticules de lave factice succède un cactus trônant sur un cache-pot dégoulinant de cette même résine (*Élément Vertical Zéro*), et dont l'artiste nous apporte d'étonnantes visions en « tranches » dans les impressions sur papier métallique de *Cactus Frottage*.

Par un jeu de mises en abîme, ces archipels exposeront tout autant la « forme » que le « faire » à l'œuvre chez Adrien Missika, les alliages y incarnant la fabrique d'un réalisme contemporain aussi désuet que fabuleux. [Florence Meyssonier]

[Les éditions Grains de Sel](#)
[Contact](#)

Mon email.
Newsletter — entrez votre email

Rechercher dans le



[À LA UNE](#) [AGENDA](#) [CINEMA](#) [ESCAPADES](#) [OUVRIR L'OEIL](#) [NOS ADRESSES](#) [BON\(BLOC-NOTES\).GE](#)

AGENDA

00

Sélection theme Sélection age Sélection date Endroit

Mot

Exposition | Dès 5 ans, en famille
Archipel

[RETOUR AUX ARTICLES](#)

INFOS PRATIQUES

Adrien Missika recrée physiquement et métaphoriquement ce réseau discontinu d'îles caractéristique de l'archipel : Cinq vidéos en plan fixe, sorte de portraits en plain-pied et grandeur nature de plantes quasi immobiles, sont rétro-projetées sur des stèles de verre brisé. Ces écrans de projection translucides sont fixés au sol par des amas de résine noire imitant ainsi des fragments de lave gisant non plus au milieu de la mer mais à même le béton de la salle d'exposition.

ARCHIPEL

INFOS PRATIQUES

La salle de bains

27 rue burdeau, Lyon 1er 69001.
04 78 38 32 33

Du 20/11/2012 au 12/01/2013

Tous les lundi, samedi, dimanche
Gratuit

RÉSEAUXPARTAGER CET ARTICLE

LA SALLE DE BAINS

Contact :

infos@lasalledebains.net

www.lasalledebains.net

 @LaSalledebains

 @la_salle_de_bains